

---

## Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



### Du vestige à la reconstitution du passé Un peu d'épistémologie archéologique

Antoine Chancerel

---

Number 165, May–August 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020645ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020645ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (print)

2276-1993 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Chancerel, A. (2013). Du vestige à la reconstitution du passé : un peu d'épistémologie archéologique. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (165), 97–106. <https://doi.org/10.7202/1020645ar>

---

Tous droits réservés © Société d'Histoire de la Guadeloupe, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Du vestige à la reconstitution du passé

## Un peu d'épistémologie archéologique

*Antoine CHANCEREL*<sup>1</sup>

Toutes les sociétés humaines entretiennent un rapport dialectique plus ou moins étroit avec leur passé. A des degrés divers celui-ci est, en effet, toujours partie intégrante du présent. Ainsi, au temps des origines, par exemple, cette relation s'est fréquemment exprimée, de façon parfois très forte, au travers du culte des ancêtres qui assurait au groupe ou à la tribu le lien social nécessaire à sa cohésion et à sa perduration au delà des générations. Plus près de nous, l'architecture de nos villages ou de nos villes nous rappelle sous une forme moins prégnante que d'autres hommes ont vécu là avant nous et ont façonné siècles après siècles notre environnement quotidien. Si le rapport au passé est parfois plus ambigu, il n'en demeure pas moins jamais neutre. A l'extrême, il peut être l'objet d'une volonté de rejet (« du passé faisons table rase ») ou encore de travestissement. Sa réécriture peut alors être plus ou moins fantasmée par suite d'ignorance ou mise au service de desseins idéologiques. En fait, le passé sert en permanence de référence aux individus pour se déterminer par rapport à une histoire ou par rapport à un contexte social ou politique.

L'intérêt pour le passé est aussi ancien que les sociétés. Pour autant celui-ci ne se laisse pas assimiler à un simple divertissement auquel s'adonnerait d'innocents passésistes. Le passé nous raccroche au contraire en permanence à la longue histoire humaine dont nous sommes les héritiers. L'étude des sociétés qui nous ont précédés prend, en effet, tout son sens lorsqu'elle nous aide à trouver nos propres racines ou lorsqu'elle nous donne des clés pour expliquer le cours actuel des événements. Les transformations qui bousculent notre société à un rythme de plus en plus rapide et qui désorientent une partie grandissante du corps social, rendent également plus important le besoin des repères. Le Patrimoine,

---

1. Conservateur en chef au musée national de Préhistoire, ancien conservateur régional de l'archéologie à la Drac de Guadeloupe

qui est en fait le legs du passé, représente bien entendu une des réponses essentielles à cette quête moderne. C'est pourquoi, plus que jamais, il importe de le sauvegarder et de le valoriser, mais aussi de permettre à chacun de pouvoir le décoder afin de se l'approprier. Pour cela, différentes disciplines comme l'histoire, la généalogie ou, dernière née, l'archéologie, sont à disposition. Chacune avec ses moyens propres contribue à transmettre un état des connaissances sans cesse approfondi et renouvelé de nos racines.

Ce qui distingue l'archéologie des autres sciences humaines qui étudient le passé des sociétés, c'est le matériau sur lequel elle intervient. Celui-ci n'est pas la source écrite ou iconographique, comme en histoire ou en généalogie, mais le vestige. C'est à dire l'objet matériel, palpable, bien réel, abandonné un jour par ses utilisateurs et qui a traversé les siècles ou les millénaires pour parvenir jusqu'à nous.

Pour rentrer dans le champ de l'archéologie, le vestige doit souscrire à deux conditions. La première, c'est qu'il doit avoir été produit par une action humaine, on parle alors pour le désigner d'*artefact*, ou résulter, ce qui va déjà moins de soi, de l'exploitation ou de la modification par l'homme d'éléments appartenant à son milieu naturel, on parle dans ce cas d'*ecofact*. La seconde, c'est qu'il doit bien sûr avoir été conservé.

Cette acception de l'archéologie fait l'objet d'un consensus relativement unanime chez les archéologues. Elle est pourtant moins anodine qu'il n'y paraît dans ses conséquences. Tout d'abord, le vestige ne peut pas renseigner sur l'ensemble des aspects qui composent la vie des sociétés passées. Les activités immatérielles comme les croyances, l'art lyrique ou bien encore le matriarcat, pour ne prendre que quelques exemples, ne laissent pas de traces tangibles directes que l'archéologue peut un jour espérer examiner et interpréter. S'il veut en reconstituer néanmoins la substance, il devra faire appel à d'autres sources et se tourner vers les témoignages historiques relatifs, dans les exemples précédents, à la religion, au théâtre ou au chant, ou bien encore, s'il en trouve, relatifs aux lignages ou à la transmission du patrimoine.

Mais les activités matérielles ne valent parfois pas mieux en archéologie que les activités immatérielles et ne laissent pas forcément toujours de traces manifestes nombreuses. L'agriculture, par exemple, qui a pourtant été au cœur de la plupart des sociétés industrielles de l'Ancien Monde, ne met finalement en œuvre que peu d'objets directement accessibles au regard de l'archéologue. Celle-ci s'est longtemps pratiquée sur des champs dont la délimitation n'a pas toujours été matérialisée, avec des instruments sommaires en matériau périssable comme le bois, pour des productions alimentaires qui par définition étaient destinées à être consommées. Que dire alors de la gestion foncière, des cycles culturels et de la sélection des espèces ou bien encore de la consommation des denrées, lorsqu'on ne retrouve que des traces de parcelles souvent indatables, de rares graines ou végétaux carbonisés et quelques meules à moudre en pierre ? Comment reconstituer l'éventuelle complexité des processus techno-économiques agricoles lorsqu'il n'en subsiste que ces maigres vestiges déconnectés les uns des autres au sein de chaînes opératoires multiples ?

A la matérialité d'une action ne répond donc pas nécessairement et systématiquement la production d'un vestige ou d'un ensemble de

vestiges, et ceux qui existent ne renseignent pas *ipso facto* sur tout ce qui compose une culture ou une société.

On le voit, l'objet de l'archéologie est par nature partiel et limité dans ses sources, et ce postulat est absolument fondamental.

En fait, l'archéologie n'a accès qu'à ce que l'activité humaine a pu laisser de pérenne et uniquement à cette fraction matérielle, ce qui ne l'empêche évidemment pas bien sûr de s'appuyer sur cette fraction pour élargir son horizon à d'autres aspects du champ culturel et proposer des interprétations d'ordre économique, social ou même sociétal. C'est d'ailleurs pour donner un cadre commode à l'objet de son étude que l'archéologue utilise le concept simplificateur de "culture matérielle" (par opposition à celui de culture idéale).

Les sociétés pré-historiques, sans écriture donc, composent un bon exemple de cette réduction de l'information initiale. Le secours des textes étant impossible, seuls les objets matériels qui auront résisté aux aléas du temps sont disponibles pour l'étude, mais celle-ci ne pourra pas tout dire. Ainsi, par exemple, des silex taillés du lointain Paléolithique ne peuvent évidemment pas servir pour analyser l'évolution des plus anciens langages articulés (qui pourtant ont été pratiqués ne serait-ce que pour transmettre le savoir). En revanche, ils vont permettre de travailler sur les processus techniques de la taille proprement dite, de définir la culture matérielle et d'en saisir l'évolution en établissant des comparaisons entre plusieurs sites. S'ils sont bien fossilisés dans le sol, ils permettront également de reconstituer une partie de l'organisation du campement et d'en inférer peut-être des modèles d'ordre techno-économiques. Et tout ceci représente en soi une somme de données déjà très conséquente. Mais ces silex taillés ne renseigneront pas ou seulement de façon très lointaine sur les stratégies de chasse, l'économie de subsistance ou la place de l'animal dans la représentation du monde d'alors, malgré toute l'importance qu'ils ont pu avoir dans ces domaines. Pour paraphraser le dicton, disons que même l'archéologie la plus pointue ne peut donner plus que ce qu'elle a.

Pour ne rien arranger, un autre facteur vient resserrer encore ces limites intrinsèques des sources archéologiques. C'est celui de la conservation différentielle. Tous les vestiges abandonnés par l'homme ne se conservent pas de façon homogène. Certains sont indestructibles comme les objets en pierre ou en terre cuite. D'autres comme les objets en matières organiques, telles le bois, l'os ou la coquille, nécessitent des conditions particulières qui ne sont pas toujours présentes et certains milieux sont de ce point de vue, plus favorables que d'autres. Les sols gorgés d'eau en permanence, alcalins ou encore déshydratés, conservent en général mieux ces catégories de restes que la plupart des sols habituels. Dans les terrains acides où l'os ne se conserve pas, comme en Guyane par exemple, c'est toute l'étude des sépultures et des pratiques funéraires qui est impossible.

Au delà de la conservation du vestige lui-même, c'est parfois celle du dépôt ou de la couche qui le contient qui n'est pas assurée. Le sol sur lequel se sont déroulées les activités peut avoir été érodé et une partie de l'information aura donc été emportée. Il peut avoir subi des déformations, par exemple sous l'effet de processus de versants. Les vestiges ne sont plus alors à leur place d'origine et ne reflèteront plus l'organisation de l'occupation. Le dépôt ou la couche peut également avoir été mélangé

à d'autres par suite de remaniements naturels ou artificiels (comme les labours).

Tous les phénomènes qui relèvent du devenir des vestiges après leur dépôt ou leur abandon sont désignés, par analogie avec le vocabulaire de la paléontologie, par le terme de taphonomie. Ils concourent eux-aussi à la réduction de l'information archéologique initiale et leur bonne appréciation est un préalable indispensable à toute étude. Le premier travail de l'archéologue sera donc de déterminer ce que l'on pourrait appeler, comme en mathématique, le domaine de définition ; c'est à dire les limites à l'intérieur desquelles il devra cantonner ses interprétations pour obtenir des informations valides.

Ainsi par exemple, pour la période précolombienne, on a repéré certains types de milieux où l'absence de traces d'occupation persiste malgré l'intensification des prospections. C'est le cas de la Côte sous le Vent, en Guadeloupe, (fig. 1) où les sites d'estuaire et de bords de rivières, qui sont les types d'implantation les plus fréquents, restent rares. Plusieurs explications de cette situation peuvent être envisagées. Les moins pertinentes sont celles qui invoquent des causes non vérifiables comme des choix culturels ou un environnement inadapté ayant entraîné une désaffection de cette zone. Les plus probables seront celles qui reposent sur des causes accessibles à l'observation. Ici, il s'agira des phénomènes taphonomiques. Sur cette côte, en effet, les rivières qui ont un tracé très court et des pentes très fortes développent une énergie considérable même en cas de précipitations moyennes. Les sites ont donc très vraisemblablement été emportés par les chasses d'eau dévastatrices des crues cycloniques. On remarque que ces conditions ont pu cependant avoir localement des effets inverses en provoquant une fossilisation exceptionnelle des vestiges sous des alluvions, comme à l'embouchure de la rivière de Baillif, donnant par là même une confirmation à l'explication retenue.

Toutes ces limitations pourraient dessiner un tableau assez peu encourageant de l'archéologie où il serait nécessaire de réunir une conjonction exceptionnelle de facteurs de conservation pour reconstituer les éléments du passé. En fait il n'en est rien. On observe au contraire que le nombre de sites "riches", susceptibles de livrer une abondance de documents, est globalement assez élevé dans le monde, et le milieu antillais, où l'on pourrait suspecter a priori une disparition des vestiges plus importante qu'ailleurs en raison de la violence de certains phénomènes naturels, n'échappe pas à cette règle. Le cas le plus général est celui de sites écrêtés superficiellement par les labours mais dans lesquels toutes les structures sous-jacentes sont bien conservées. Contrairement à une idée reçue, les vestiges ne sont pas, sauf cas particuliers, d'autant plus profondément enfouis qu'ils sont plus anciens. Notre sol est en général celui qu'ont foulé avant nous les populations du passé. Si ce sol lui-même échappe le plus souvent à l'analyse de l'archéologue, parce que détruit ou remanié, fort heureusement l'activité humaine remblaie, construit, excave et enterre suffisamment pour que les labours n'atteignent pas la totalité des témoins archéologiques. C'est alors la qualité et la diversité des éléments épargnés qui feront la valeur plus ou moins grande d'un site archéologique.

Ces facteurs limitatifs au niveau des sources ont évidemment un effet direct sur les cadres de l'interprétation. Ils sous-tendent l'existence d'une sorte d'efficacité de l'archéologie dont l'importance a paradoxalement

rarement été relevée. Il s'agit pourtant d'une notion constitutive de la discipline. Suivant les champs d'investigation abordés, l'éventail des résultats sera, en effet, extrêmement variable et les limites de la recherche seront plus ou moins rapidement atteintes. En schématisant, on pourrait énoncer que la performance de l'archéologie décroît au fur et à mesure que l'on déplace le champ d'étude du domaine matériel où les vestiges abondent, vers le domaine conceptuel où ils sont plus rares (fig. 2). Ainsi l'archéologie permet d'aller très loin dans tout ce qui relève des processus techniques, de l'économie ou de l'artisanat, et plus encore de la chronologie où elle est évidemment essentielle. Dans les domaines de la vie quotidienne et des phénomènes sociaux ou politiques, son efficacité est plus aléatoire et varie suivant les données et les questions abordées. Ainsi, par exemple, la reconnaissance d'une structuration de la société amérindienne dans les Petites Antilles, comparable à celle de la civilisation Taïno, ne peut reposer que sur la présence d'indicateurs de pouvoir, qui restent toujours extrêmement difficiles à identifier, ou sur une analyse de la hiérarchie des sites couvrant le territoire, qui suppose de les avoir tous très bien caractérisés en préalable. En revanche, l'étude du traitement réservé aux morts sera parfois très productive car pouvant reposer sur une vaste documentation de tombes bien préservées. Enfin, dans le domaine de l'oralité, du rituel ou de la symbolique, l'archéologie est très largement inopérante car généralement dépourvue des clés pour décrypter le sens des vestiges observés. Dans ce registre, l'exemple le plus démonstratif est celui des pétroglyphes dont la signification profonde et la motivation demeurent encore aujourd'hui une énigme (mais pas forcément un mystère).

A ces limitations intrinsèques, on rappellera enfin que l'archéologue en ajoute lui-même de nouvelles quand il a recours, par exemple, à l'échantillonnage qui lui fait négliger telle portion ou tel aspect du site. En choisissant délibérément de n'exploiter qu'une partie des données potentielles, soit pour des raisons de redondance ou de seuil de représentativité, soit pour des raisons de moyens ou de délai comme parfois dans le cas de fouilles préventives, il ne fait pas autre chose que de se soumettre aux méthodes habituelles de bien des sciences humaines. Tout au long de son travail, l'archéologue est en permanence confronté à la nécessité d'opérer des choix dont il détermine les critères grâce à une méthodologie sans cesse affinée. Celle-ci est fondée aujourd'hui sur un principe d'évaluations systématiques tout au long de la phase d'acquisition des données. Cette question de l'échantillonnage est essentielle, car l'exhaustivité, du point de vue théorique, est impossible en archéologie. On ne compte plus les publications traitant des moyens permettant de s'affranchir le plus souvent par le calcul, des contraintes liées au tri ou à la sélection des vestiges. L'acte de fouiller, qui est le point de départ de la collecte des données, contient également en lui-même ses propres limites. On ne peut anticiper toutes les études de demain et ce qui est aujourd'hui relégué sur le tas de déblais sera peut-être un jour recueilli et exploité. Ainsi, par exemple, avant que ne soit découvertes les possibilités de mesure de l'âge absolu d'un ensemble archéologique par le carbone 14, personne n'aurait pensé à prélever et encore moins à conserver les charbons de bois.

On le voit donc, tout le travail interprétatif en archéologie va donc consister à déterminer dans quelle mesure une collecte non exhaustive

de vestiges réduits eux-mêmes à une fraction plus ou moins limitée de la réalité passée, peut néanmoins procurer une vision fidèle, ou à tout le moins instructive de celle-ci. Une grande partie des théories et des concepts en archéologie découle de cette difficile équation.

Une fois posées ainsi les limites de cette science humaine, la tentation est de se cantonner une philosophie essentiellement positiviste, où la connaissance archéologique résulterait uniquement de faits établis par l'observation et le raisonnement. Or aujourd'hui, beaucoup s'efforcent d'échapper à cette approche qui n'aboutit le plus souvent qu'à la seule construction de systèmes chronologiques ou techno-économiques, et se limite par conséquent à une "archéographie" simplement descriptive, voire tautologique, sans débouchés profitables pour l'étude des systèmes sociaux ou des idéologies. L'école archéologique française traumatisée par le syndrome du ritualisme de l'après guerre qui permettait à bon compte d'interpréter tout ce à quoi on ne parvenait pas à donner directement du sens, (telle pierre posée à l'entrée de la grotte, par exemple, était forcément rituelle), a conduit pendant longtemps les archéologues à une forte réticence vis à vis de toute explication qui n'aurait pas été en relation directe et exclusive avec les données initiales. Pareille attitude n'existe pas chez les Anglo-Saxons et les Américains qui assimilent notamment, dès l'université, l'archéologie à l'anthropologie sociale, et émettent régulièrement de nouvelles théories conceptuelles sur le sujet. En France, l'approche positiviste n'a cependant pas eu que des torts. Elle a conduit à développer plus qu'ailleurs une rigueur dans l'analyse des faits bruts et dans la manière de les faire parler sans sur-interprétation. Nombre de colloques archéologiques y ressemblent à une litanie de tessons de poterie ou de sous-phases chronologiques, qui sembleraient totalement impensables ailleurs, mais qui à force débouchent sur des connaissances très solides et dans des champs toujours plus divers.

Car la limitation est aussi un aiguillon pour chercher à élargir sans cesse les cadres de la discipline, soit en essayant de la contourner, soit en y intégrant des données issues d'autres disciplines.

Pour reprendre une image commode, on pourrait comparer le travail de l'archéologue à la recherche du coupable dans un roman policier dont il manquerait les trois quarts des pages, et dont certaines scènes et personnages clés éventuels pourraient très bien manquer totalement. Une des grandes difficultés est d'essayer d'apprécier la part et l'importance de ce qui a pu disparaître. L'archéologue a naturellement tendance, et c'est bien humain, à considérer ce qu'il observe lors de la fouille comme porteur des informations nécessaires et suffisantes pour élaborer l'interprétation. Ainsi, par exemple, un sol archéologique sur lequel apparaît un assemblage de vestiges sera lu comme le reflet des activités qui s'y sont précisément déroulées, alors que celui-ci est peut-être tronqué ou incomplet sans que l'archéologue puisse lui-même toujours le savoir. En ajoutant mentalement, avec des arguments sérieux cela va de soi, certains éléments disparus, on peut cependant complètement modifier une interprétation et ouvrir celle-ci à de nouvelles perspectives. La règle consiste bien sûr à faire avec ce que l'on a et à se méfier de données non observées, et donc non validées, sauf à rechercher le feu nourri des critiques (avec des "si" on refait aisément le monde, même en archéologie). Le plus souvent on ne sait pas soi-même ce qui a disparu, précisément parce



qu'il n'en reste plus trace et l'exercice de la preuve de l'absence est toujours un art difficile. La parade à l'heure actuelle est fournie par la multiplication et par la diversité des sites qui compensent les lacunes de ceux pris individuellement. Ce qui n'apparaît pas ici clairement peut être manifeste et incontestable ailleurs. L'interprétation est donc à l'heure actuelle nécessairement généralisante, avec le risque parfois de donner à des faits anecdotiques une valeur qu'ils n'ont pas. D'où l'intérêt de fouiller toujours davantage pour étoffer des faisceaux d'indices convergents et minimiser la probabilité de risques d'erreurs nés de données insuffisantes ou partielles.

La quête légitime de sens à partir d'un matériau finalement peu bavard a également conduit les archéologues à pousser, parfois très loin, la réflexion sur le champ d'étude propre de leur discipline. Car il existe bien une spécificité de l'archéologie au sein des sciences humaines. On l'a vu, c'est bien un objet d'étude particulier (le vestige) et une méthodologie propre (la fouille essentiellement) qui la définissent. On peut, à l'extrême, tout à fait imaginer une archéologie qui ne porterait pas sur une société du passé mais sur une société bien vivante comme la nôtre et dont les composantes sont censées être déjà largement connues par ailleurs. C'est ce qu'illustre, par exemple, le fameux *garbage project* de W. Rathje qui, après avoir fouillé pendant un an et étudié les poubelles de différents quartiers de Tucson en Arizona dans les années 1970, a pu aboutir, sur la base d'une quantification rigoureuse, à une étonnante analyse archéologique du gaspillage des denrées. Il a pu démontrer sa variation en fonction des classes sociales ou des craintes de pénurie, et définir une modalité de comportement consumériste qu'aucune recherche de type purement sociologique ou ethnographique n'aurait pu révéler de cette manière.

Ce champ propre de l'archéologie fait que le progrès des connaissances des sociétés du passé se fait dans des directions privilégiées et non tous azimuts. Les réponses apportées sont celles qui concernent maintenant les questions que posent eux-mêmes les archéologues (et de moins en moins celles du grand public). Aux questions les plus simples, d'enfants par exemple, qui demandent comment les hommes de la préhistoire étaient vêtus ou s'ils dormaient avec des couvertures, l'archéologue n'a souvent que de piètres réponses à apporter, alors qu'il sera beaucoup plus disert quant aux conséquences d'une modification mineure du climat vers le 9<sup>e</sup>/10<sup>e</sup> siècle de notre ère sur l'évolution des cultures précolombiennes des Antilles, ou quant à technique de la taille du silex sur enclume pendant la période précéramique. Il existe donc un éclairage du passé qui est spécifique à l'archéologie et qui est différent de celui de l'Histoire, par exemple, même s'il en est le complément. En fait, l'archéologie progresse sur son propre terrain avec son propre questionnement et apporte des connaissances qui ne sont pas réductibles à celle des autres approches.

De même, toujours pour essayer de dépasser ses limites inhérentes, un va et vient permanent se fait entre l'archéologie et les autres sciences, qu'elles soient humaines et naturelles, ou même dures. L'apport de disciplines aussi éloignées que la zoologie, la botanique, la chimie, la climatologie, la pédologie, la pétrographie, etc..., est aujourd'hui essentiel et plus aucune recherche ne se ferait sans leur secours.

L'archéologie est devenue totalement pluridisciplinaire, et l'archéologue est aujourd'hui un coordinateur de compétences extrêmement



diverses. Des spécialités à part entière, aux noms souvent imprononçables, ont même fait leur apparition comme l'anthracologie (l'étude des charbons), la pétro-archéologie (celle des pâtes céramiques et des matières premières minérales), la tracéologie (celle des traces d'usage sur les outils) etc... De nouvelles sciences sont également régulièrement sollicitées par les archéologues comme dernièrement, par exemple, la tribologie qui est l'étude des frottements entre solides qui est mise à contribution pour l'étude des instruments de mouture ou du polissage de la pierre. Léventail s'élargit sans cesse et génère autant de questionnements nouveaux qu'il apporte de solutions à des problèmes posés. Les directions dans lesquelles s'enfonce la recherche archéologique sont le gage de sa vitalité et de son ouverture permanente.

Enfin, il est un aspect propre à l'archéologie aux Antilles qui est une source d'apport essentiel. C'est la jeunesse du peuplement, quelques millénaires à peine, marquée par une conquête elle-même très récente, cinq siècles, et qui fait qu'il existe notamment des sources historiques et ethnographiques qui permettent de pallier, en partie, aux carences des données en archéologie amérindienne. Le secours des textes des chroniqueurs ou des explorateurs du continent sud-américain permet de se faire une idée de pans entiers de la culture orale et même de certaines techniques perdues, ou simplement altérées par la colonisation, grâce à leur intégration aux hypothèses archéologiques. Peu de régions au monde offrent cet avantage extraordinaire. C'est une des particularités – et une des chances – de l'archéologie précolombienne d'avoir à disposition tout un jeu de clés comme les mythes, le chamanisme, l'élévation des maisons, etc..., qui sans être transposables aux périodes les plus anciennes, n'en procurent pas moins des sources complémentaires extrêmement précieuses pour restituer des cultures disparues. De la même façon l'archéologie historique porte sur une période très récente (seulement trois siècles et demi pour la Guadeloupe) qui fait que les vestiges sont souvent mieux conservés qu'ailleurs. C'est le cas des cimetières par exemple qui offrent des exemples uniques de fonctionnement pour les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, alors qu'en métropole ceux-ci se confondent avec les cimetières actuels qui sont toujours en usage, et donc difficilement étudiables.

L'archéologie est devenue une science autonome, avec son domaine propre et des limites sans cesse dépassées. Elle a depuis longtemps cessé d'être une simple auxiliaire de l'Histoire et ses résultats participent, avec ceux des autres sciences humaines et sociales, à ce qu'on pourrait appeler une science globale de l'homme. Elle s'enrichit en permanence d'autres disciplines, naturalistes ou anthropologiques au sens premier du terme, pour tenter de comprendre et de restituer le fonctionnement des sociétés humaines.

FIGURE 1

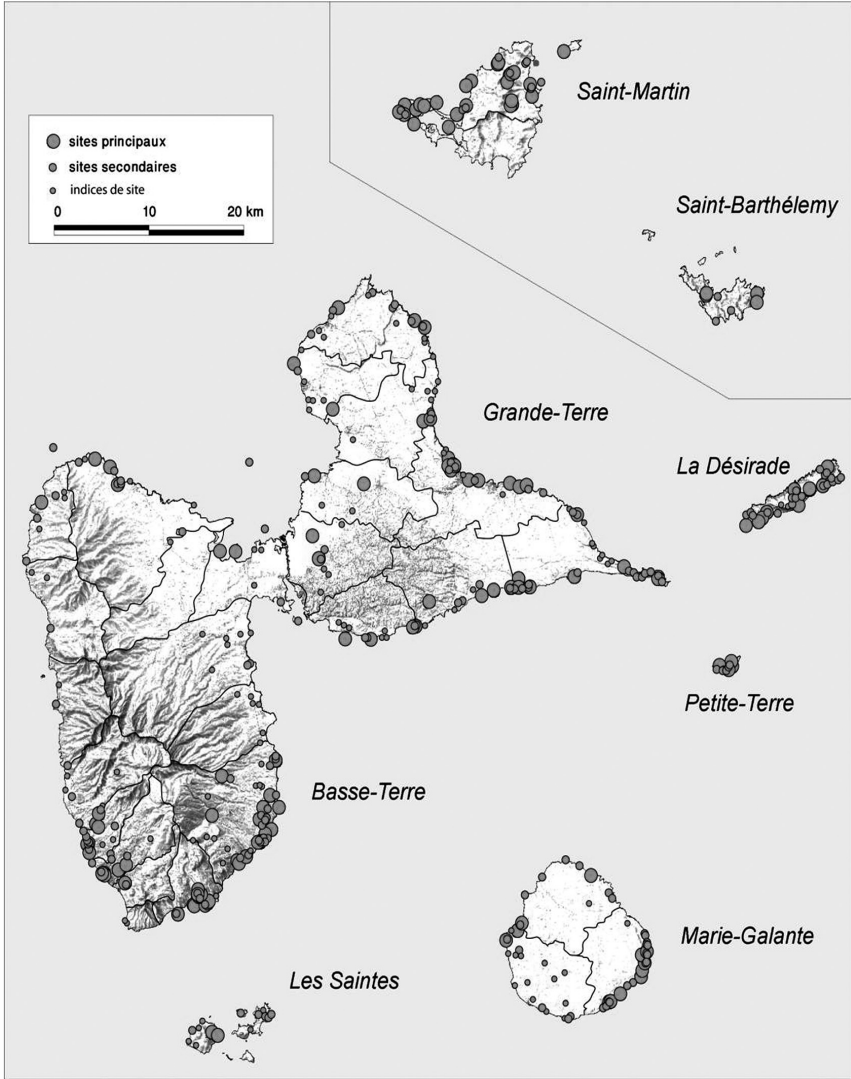
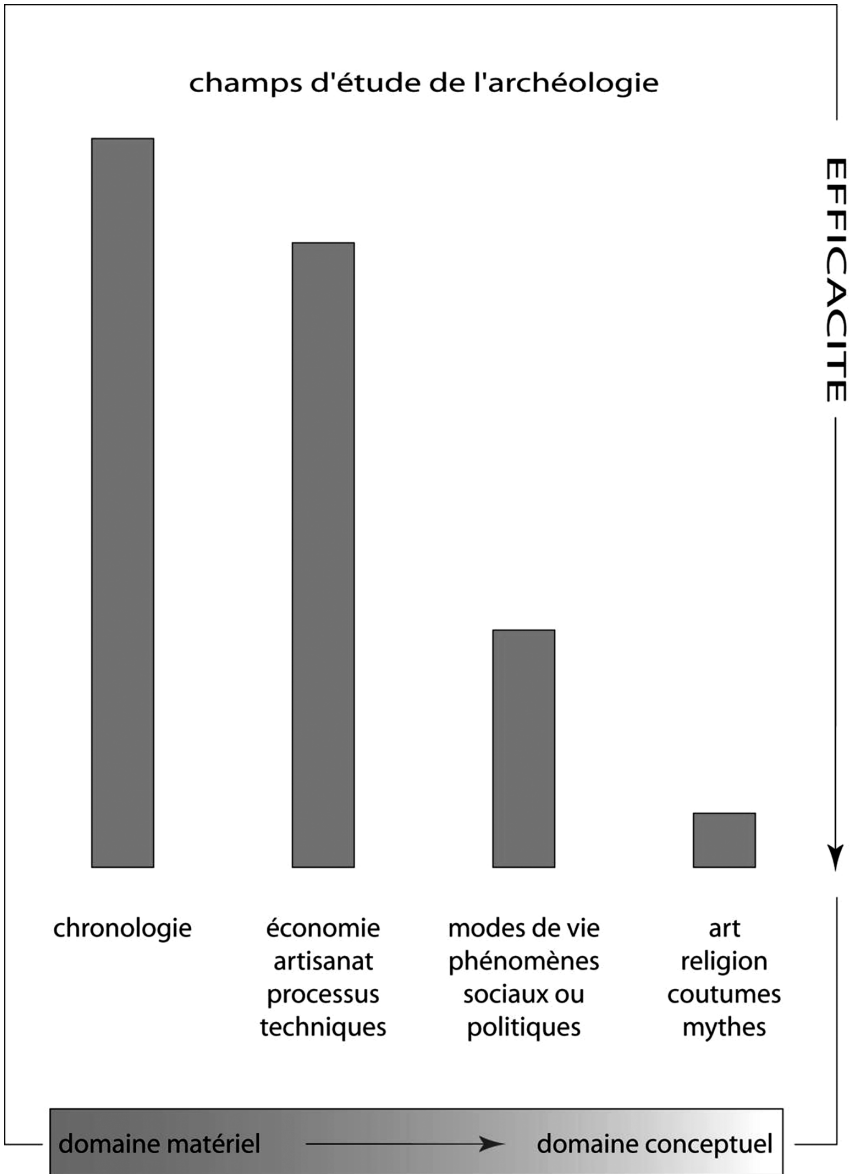


FIGURE 2



Source : Service régional de l'archéologie – Drac de Guadeloupe.